

pose pas de chiffres, mais l'expérience a montré que des millions d'adolescents, d'adultes, d'hommes et femmes de tous les milieux, sont passés par les organisations révolutionnaires au cours de la dernière décennie, sans adhérer à la cause révolutionnaire, sans s'y attacher. Qu'est-ce qui les poussa vers l'organisation révolutionnaire ? Il n'y avait pas d'uniforme, ni d'avantage matériel, il n'y avait qu'une obscure conviction socialiste, qu'un sentiment révolutionnaire; l'organisation ne sut pas les développer et c'est pourquoi ils n'y restèrent pas. Pourquoi devinrent-ils ensuite indifférents, ou se tournèrent-ils vers la réaction politique ? Parce qu'ils avaient aussi en eux une structure opposée, bourgeoise, qui n'avait pas été détruite. Pourquoi celle-ci n'avait-elle pas été détruite, et celle-là n'avait-elle pas été encouragée et développée ? Parce que l'on ne savait pas ce qu'il fallait favoriser et ce qu'il fallait détruire. On ne pouvait y parvenir par la simple "discipline". Ni non plus avec de la musique et des défilés; cela, les autres savaient bien mieux le faire. Pas davantage avec des mots d'ordre non suivis d'effet concret, car le tapage politique des autres était meilleur, plus énergique. La seule chose que l'organisation révolutionnaire aurait pu apporter aux masses sans craindre de concurrence et qu'en fait elle n'apporta pas, la seule chose qui aurait pu retenir les masses qui affluaient et en attirer d'autres, c'eût été le savoir de ce que l'esclave du capitalisme désirait lui-même sans en avoir clairement conscience, lui qui était ignorant, opprimé, aspirant à la fois à la liberté et à une protection autoritaire; de formuler et d'exprimer cela à sa place, dans son langage, de le penser à sa place. Mais une organisation qui rejetait toute psychologie comme contre-révolutionnaire n'était pas mûre pour ce genre de travail.

Comment se présente en gros la conscience de classe

CHEZ LES FEMMES ?

Les formules: "entrée dans le processus de production", "indépendance à l'égard de l'homme", "droit à son propre corps" (et il n'y eut guère plus que la répétition de ces formules) étaient d'un

faible secours. Certes le désir d'autonomie économique, d'indépendance à l'égard de l'homme, d'indépendance sexuelle surtout, sont l'essentiel de la conscience de classe chez les femmes. Mais la peur de perdre le mari nourricier par une législation matrimoniale soviétique, de ne pas avoir d'objet sexuel juridiquement assuré, la peur de la vie libre en général, qui domine toutes les femmes, leur grande faculté d'attachement, etc..., sont des facteurs négatifs, inhibiteurs, d'une force au moins égale. Et notamment la crainte que par l'éducation collective projetée on ne leur "prenne" leurs enfants, constituait un grand obstacle à la clarté politique, tout particulièrement chez les femmes petites-bourgeoises, mais aussi chez les communistes, non pas certes dans les réunions mêmes où elles prenaient parti pour ce type d'éducation, mais d'autant plus vivement sous forme de conflits domestiques avec le mari, et d'inhibitions politiques. On aurait dû savoir que la rébellion contre le mariage en tant que lien économique et restriction sexuelle aurait pu devenir un levier puissant du mouvement révolutionnaire si l'on avait ouvertement, sincèrement, sérieusement analysé ces questions si importantes pour les femmes. Au lieu de cela, les propagandistes, qui eux-mêmes n'avaient pas les idées claires, embrouillèrent la question en parlant du mariage soviétique, qui plus est en se félicitant de ce que ce mariage se renforçât à nouveau en Union Soviétique; si bien que les femmes d'intelligence moyenne ne pouvaient que répondre: "vous préconisez ici la dissolution du mariage et de la famille, mais là-bas la femme est à nouveau dépendante de son mari", ou inversement: "vous voulez nous livrer toutes aux hommes". De telles contradictions eussent mérité l'examen scientifique le plus attentif par des groupes spécialisés en psychologie et une solution très précise de la part des organisations politiques. Cela concernait non seulement les ouvrières de l'industrie, mûries par le travail en usine et plus orientées à gauche, que l'on touchait d'ailleurs aussi peu que les autres, mais surtout de l'immense majorité des femmes d'intérieur, employées de maison, vendeuses, etc.. D'après notre expérience, la liaison non conjugale ou le désir d'une telle relation est un facteur susceptible de déployer une action puissante contre les influences réactionnaires. Mais vu que la nostalgie de la sécurité conjugale s'y ajoutait

te toujours, elle ne peut se développer grâce à la simple formalité de suppression de la différence entre conjugal et non-conjugal opérée par la législation soviétique. Révolutionnaire à l'usine, mainte femme est réactionnaire à la maison. Cela consiste avant tout en idées morales et culturelles contraires aux intérêts économiques et sexuels, qui sont facteurs de critique et de révolte. Le féminisme existant dans diverses organisations bourgeoises témoigne de puissantes impulsions révolutionnaires, qui tendent consciemment à l'autonomie économique, et inconsciemment à l'autonomie sexuelle, en tout cas au changement, à la transformation de la situation actuelle. Seul le socialisme peut apporter une réponse pratique à ces questions, mais les socialistes ne font aucun effort pour clarifier les idées confuses des femmes, pour leur faire comprendre qu'elles veulent simultanément des choses contradictoires, qu'elles pressentent des buts socialistes mais ne peuvent les formuler avec précision, et par conséquent s'adonnent à une rébellion sentimentale ou à la Pankhurst (1). Ne serait-ce qu'en développant les innombrables petites questions de la vie personnelle dans leurs rapports avec la vie sociale, on mettrait au moins quelque chose en mouvement, des discussions naîtraient, dans lesquelles ceux qui ont quelque chose à dire l'emporteraient; ceux-là ne pourraient être que les socialistes, à condition qu'ils ne tombent pas dans les débats formels du parti. Le réactionnaire échouerait complètement s'il devait affronter des explications pertinentes. Il s'est développé chez les femmes allemandes, à la fin de 1933, un mouvement très remarquable et très instructif, où l'on peut apprendre pratiquement la dialectique, mieux que dans les livres. Elles refusent la situation de femmes au foyer, ce qui est un facteur révolutionnaire, mais veulent au lieu de cela "être des femmes allemandes luttant comme Brünhilde", ce qui

(1) Emmeline Pankhurst (1858-1929), suffragette anglaise, fonda en 1908 la "Women's Social and political Union", qui fut jusqu'en 1914 l'alle extrême du mouvement pour le droit de vote des femmes. Elle fut huit fois condamnée à des peines de prison. Lénine y fait allusion dans "La maladie infantile du communisme". N. d. T.

sous cette forme est réactionnaire. On doit voir clairement que l'idéologie de la mère, que les nazis favorisent par tous les moyens, est de nature antisexuelle: être mère s'oppose à être aimée. Les femmes veulent les deux, mais ne trouvent pas d'issue à l'antagonisme que la morale capitaliste établit entre ces deux choses, et, sous la pression de la réaction politique, se désavouent en tant qu'être sexuels. Le féminisme, qui sous sa forme actuelle est réactionnaire, orienté contre le sentiment de classe, est facilement réversible, car il est facteur de changement. On doit constater que chez les femmes aussi, il est relativement rare que la faim en elle-même et le souci de l'alimentation des enfants engendrent une attitude révolutionnaire; ils engendrent bien plus fréquemment la peur de la politique en général, l'opposition à l'activité politique du mari et des enfants, l'apathie ou la prostitution. Ces soucis et ces angoisses pourraient devenir les principaux moteurs de la conscience de classe, s'ils étaient situés dans leurs vrais rapports avec les autres forces agissant dans le même sens ou en sens contraire. C'est par exemple une question très difficile de savoir si le souci de beauté corporelle et la coquetterie, qui représentent aujourd'hui un grand obstacle à la pensée et au sentiment révolutionnaires, sont réversibles en quelque façon. Nous ne croyons pas qu'une organisation révolutionnaire puisse jamais réussir à inculquer à la masse des femmes la simplicité et le refus de la coquetterie qui règnent aujourd'hui chez les femmes communistes. Entre adopter la frivolité bourgeoise et adopter un mode de vie ascétique, il faut trouver la voie qui tienne compte tant des exigences des luttes de classes que des besoins naturels de beauté. Nos politiciens refusent de croire que ces choses méritent d'être discutées; nous les invitons donc à étudier le mécanisme grâce auquel la réaction politique retient les femmes dans son camp. C'est incontestablement la question de l'avenir de la famille et de l'éducation des enfants qui est la plus importante pour le mouvement féministe. Dans les organisations allemandes de politique sexuelle, le fait d'expliquer que le socialisme ne fait que donner d'autres formes à la vie en commun de l'homme, de la femme et des enfants, d'expliquer surtout que ce qu'on appelle la destruction de la famille par le bolchevisme signifie l'indépendance des intérêts sexuels par rapport aux liens écono-

miques, furent très efficaces pour gagner les femmes à notre cause. L'évolution actuelle de l'idéologie familiale en Allemagne mérite la plus grande attention, par exemple en ce qui concerne la contradiction entre la famille et le service dans la S.A. pour les jeunes. Ce n'est qu'en l'étudiant avec précision qu'on se donnera les moyens d'une politique féministe efficace. Etant donné que la prostitution augmente inexorablement dans le fascisme, sous l'effet de la pression morale, gagner les prostituées à notre cause fait aussi partie de la politique prolétarienne à plusieurs titres.

En Allemagne, de nombreux faits permettent de voir si et comment la conscience de classe ou ses prémices existent dans la population, et ce que la direction révolutionnaire devrait faire. Nous avons mentionné le "mouvement Brünhilde", par lequel les femmes se révoltent confusément contre le retour au foyer et à l'esclavage conjugal. Récemment, Goebbels dut prendre position sur une question extrêmement pénible pour le national-socialisme. Après avoir pris le pouvoir, le N.S.D.A.P. avait considérablement renforcé les lois réprimant l'avortement et la prévention des naissances, avait entièrement confié l'éducation des enfants aux organisations religieuses et militaires, avait proclamé que la famille était la base de la nation et de l'Etat, avait énoncé le principe: "une femme allemande ne fume pas", combattu la coiffure à la garçonne, rétabli les bordels, chassé les femmes des entreprises, redonné à l'homme une prééminence antédiluvienne et encore bien d'autres choses. Il avait donc, conformément à sa fonction historique, mis en route une réaction culturelle extrême. Il est bien évident que de nombreux cadres mirent en œuvre ces mesures exactement dans le sens qu'elles avaient. Dans une petite ville, une fabrique de savon avait publié une affiche représentant une jolie fille tenant un paquet de produit de nettoyage à la main. Un responsable nazi avait interdit l'affiche, parce qu'elle choquait "le sens moral de la population"; de tels faits amenèrent Goebbels à s'élever contre les "censeurs des mœurs incompetents et les faux apôtres de la décence". Il rejeta la prudence, blâma ceux qui voulaient installer à la ville et à la campagne des commissions de décence, qui n'auraient conduit qu'à l'hypocrisie, à la délation, au chantage. Les femmes, dit-il, craignaient déjà de

sortir ou d'aller au restaurant seules, de sortir avec un jeune homme sans chaperon, de bien s'habiller, etc... Textuellement: "... et si elles fument une cigarette en famille ou en société, il ne faut pas pour autant les condamner et les rejeter". Le national-socialisme n'est pas un mouvement piétiste⁽¹⁾, on ne devrait pas ôter au peuple la joie de vivre, on devrait s'intéresser davantage à la vie et être moins hypocrite, faire plus de morale et moins de moralisme (Moralin) - Qu'est-ce à dire? Que faut-il retenir de ce discours?

D'abord, que la politique culturelle national-socialiste a suscité une vive révolte chez les femmes, sinon Goebbels n'aurait pas parlé ainsi.

Deuxièmement, que cette révolte doit être importante, sinon Goebbels n'aurait pas dû, comme Röhm avant lui, intervenir dans un sens contraire au national-socialisme et à son idéologie. Les chefs nazis sont extrêmement habiles en psychologie de masse et préfèrent enfreindre un principe de leur vision du monde plutôt que de mettre en danger la base de leur pouvoir.

Troisièmement, que Goebbels n'a rien à dire, qu'il ne comprend ni ne peut résoudre la contradiction où se trouve le national-socialisme avec son idéologie réactionnaire s'il est confronté aux partisans de la révolution, et cela dans tous les domaines.

Quatrièmement, qu'on est en présence ici d'un fragment de la conscience de classe socialiste, sous une forme impure, confuse, auquel le travail socialiste aurait pu s'appliquer, s'il avait commencé par éclaircir le problème pour son propre compte; le problème de psychologie collective est de confirmer le sentiment révolutionnaire chez le partisan des nazis en lui faisant constater les résultats réactionnaires, de montrer en revanche au membre du S.P.D.⁽²⁾ son inhibition petite-bourgeoise, et d'une façon générale de mettre en pleine lumière les contradictions, au lieu de ne voir dans le membre de la S.A. que le réactionnaire, dans le

(1) Secte protestante allemande. N.d.T.

(2) Le parti social-démocrate (Sozialdemokratische Partei Deutschlands). N.d.T.

membre du S.P.D. que le révolutionnaire "qui n'y voit pas encore tout à fait clair".

Cinquèmement, qu'une telle intervention d'un Goebbels retrempe la foi national-socialiste des anciens fidèles devenus hésitants, les fait rentrer dans le rang, et déconcerte en même temps les opposants déclarés, si l'on ne montre pas concrètement que tout le problème est insoluble dans le troisième Reich. En quoi est-il insoluble ?

Renforcer la famille et fixer la femme au foyer exige des mesures comme celles que le nazi a eu raison de prendre, mais contredit absolument l'éloge de la vie destiné à atténuer la révolte. De plus, l'élément central de l'idéologie nazie est sa morale (honneur, pureté, etc...). S'il y avait eu quelqu'un d'assez réfléchi pour demander dans une réunion en quoi concrètement la morale se distingue du moralisme, tout responsable nazi se serait trouvé dans un grand embarras. Il aurait suffi d'énoncer la question sous une forme concrète. Par exemple, interdire à une femme de sortir avec un jeune homme serait du moralisme, et non la morale qu'exige le national-socialisme; sortir seule serait donc permis. Et qu'en est-il lorsque le jeune homme embrasse la femme ? Est-ce du moralisme ou de la morale ? Même s'il désire une relation amoureuse avec elle ? Cela relèverait pourtant de la joie de vivre, n'est-ce pas ? Si à ce stade le national-socialiste faisait encore un sacrifice et concédait même l'amour libre, ce dont nous le croyons tout à fait capable, on pourrait alors lui demander si de telles licences ne nuiraient pas à la solidité du mariage et de la famille, et ce qu'il adviendrait des enfants qui en seraient issus; si notre nazi l'admettait et expliquait qu'un enfant n'est un enfant que s'il est issu d'Aryens⁽¹⁾, cela justifierait une nouvelle question, celle de savoir si tout acte doit conduire à une grossesse, et sinon ce que l'on devrait faire, etc... On admettra qu'un tel débat public pourrait être organisé dans des formés tout à fait apolitiques, et serait cent fois plus embarrassant

(1) Les nazis pensaient que la prétendue race aryenne constituait la forme supérieure de l'humanité. Cf. Reich, "Psychologie de masse du fascisme", ou mieux Hitler, "Mein Kampf", N.d.T.

pour les nazis que des milliers de tracts illégaux, pour la simple raison que les nazis eux-mêmes feraient de la propagande pour nous sans s'en rendre compte. Il n'y a pas de conscience de classe ? On la trouve dans tous les interstices de la vie quotidienne ! Il serait impossible de la développer, car nous irions en prison ? Prenez les questions qui serrent de près tout nazi, ces questions auxquelles la réaction ne peut répondre, et vous n'aurez pas besoin de réfléchir sur le problème de la conscience de classe. Le rôle de l'avant-garde dans l'illégalité ? C'est bien ici qu'il se situe ! Dans les contenus concrets de la démocratie prolétarienne, et non dans le terme ou le slogan de démocratie prolétarienne, qui pour 90% des individus ne représente rien de concret. On pourrait trouver des milliers d'exemples, de tous ordres, montrant qu'il n'y a pas un seul problème, posé concrètement et logiquement, et suivi dans ses implications, auquel les nazis pourraient apporter une réponse, qu'il s'agisse de celui de la religion, du syndicat, du rapport de l'entrepreneur avec ses ouvriers, du sort des classes moyennes, etc... Il s'agit de poser les questions typiques et qui intéressent tout le monde, sans programme préalable, à partir de la vie des hommes et de leurs réactions spontanées. La direction révolutionnaire n'a pas actuellement de tâche plus importante que de trouver les points faibles du national-socialisme, et d'organiser les discussions dans les masses de telle façon qu'elles ne puissent tourner court, mais qu'elles aient au contraire un prolongement, sans que cela entraîne réellement un danger. La révolution ne peut se développer qu'à partir des contradictions de la vie actuelle et non à partir des débats sur les antagonismes américano-japonais ou d'appels à des manifestations et des grèves que personne ne peut mener à bien. Ni non plus en stigmatisant les nazis comme des criminels et des sadiques, mais seulement en confrontant leur volonté subjective avec leur incapacité à résoudre les problèmes.

Nous ne devrions pas nous attacher tellement à prouver que nos idées sont exactes à 100% ou pas, réalisables à 100% ou pas. L'exactitude doit se prouver par la pratique. Il nous suffit de rechercher avec grand soin ce qui se passe dans la réalité, ce qui intéresse les larges masses, ce qui est source de contradictions pour la réaction. Une théorie ne peut être toute prête dès le début d'une

action, ce n'est qu'au cours de l'action qu'elle peut se développer et s'épurer de ses erreurs. Cela vaut bien entendu pour notre esquisse des éléments concrets de la conscience de classe et des facteurs qui s'y opposent

CHEZ LES HOMMES ADULTES

Le travail collectif dans l'entreprise est incontestablement la source la plus importante du sentiment de classe. Mais être prolétaire et travailler dans une entreprise, et même être syndiqué, ne signifie pas avoir la conscience de classe, quoique tous deux en soient des conditions nécessaires. En voici la preuve: en Allemagne, de nombreux travailleurs qui auparavant adhéraient au syndicat libre, collectent aujourd'hui de l'argent pour le N.S.B.O. (1) aussi mécaniquement qu'ils le faisaient pour le syndicat, qu'ils y aient réfléchi ou non. Lorsque être syndiqué est entré dans la peau du travailleur comme c'est le cas pour l'allemand, la conscience est souvent affectée par la nature de l'organisation. La propagande national-socialiste pour la "respectabilité du travail", "l'égalité de l'entrepreneur et de l'ouvrier", l'unité de l'entreprise comme de la nation, permet d'endormir facilement le travailleur moyen, notamment celui qui était acquis à la théorie social-démocrate du libéralisme économique. Sa servilité mentale est telle qu'il se sent ragaillardir dès qu'on lui assure qu'il est un "membre à part entière de la nation", et surtout lorsqu'il reçoit un uniforme professionnel. Celui qui sous-estime la force matérielle de l'idéologie ne fera rien de bon. Elle s'est révélée, dans notre période historique, plus forte que la pression du besoin matériel; sinon ce n'est pas Hitler et Thyssen qui seraient au pouvoir, mais au lieu d'eux ce serait les ouvriers et paysans. Et les nationaux-socialistes savent très bien le prix qu'il faut payer pour attirer l'ouvrier. Ils ont évalué avec précision l'importance du cadeau idéologique à faire aux travailleurs pour faire passer dans la loi un droit du travail comme celui de janvier 1934. Ils sont assez avisés pour savoir qu'ils ne peuvent promulguer

(1) Le "syndicat" nazi. Cf. p.17 N.d.T.

une telle loi sans courir au suicide, s'ils n'ont pas au préalable suscité une adhésion idéologique profonde de l'ouvrier à leur vision du monde. Ley (1) organisa une préparation idéologique de plusieurs mois avant que la loi sur le travail paraisse. Si nous nous hypnotisons sur l'extrême brutalité de cette loi, qui dépouille complètement l'ouvrier, en oubliant que nous la voyons avec d'autres yeux, que nous la ressentons autrement que l'ouvrier préparé idéologiquement, nous n'exprimerons que nos propres pensées et contradictions lorsque nous nous adresserons à lui, et non les siennes. Notre travail syndical lui aussi doit être précédé d'un travail idéologique longuement et soigneusement réfléchi, bien informé des déformations idéologiques subies par l'ouvrier. L'ouvrier sent bien l'action qui a été menée contre lui, ce qui est un élément important de sa conscience de classe, mais il dispose immédiatement de pensées et de sentiments qui lui permettent de ne pas prendre conscience de toute la gravité de sa situation, dont il n'est pas maître, et il devient ainsi sujet aux illusions. Le sac de pommes de terre dont Hitler fit cadeau, avait un but idéologique à 99% et pratique à 1%. Il en va de même pour la réduction du prix des transports urbains, etc... L'ouvrier formé par la lutte de classes ne se laissera pas facilement abuser, mais de très nombreux autres ont cédé. Seule une minorité est formée; la majorité, grâce à la politique du syndicat libre, n'a jamais fait grève; les ouvriers "dangereux" ne sont plus guère nombreux dans les entreprises. Même si l'ouvrier sent avec justesse ce qui se passe avec cette loi, il se voit sans direction, et, poussé par le besoin, doit nourrir l'espoir qu'Hitler a malgré tout de bonnes intentions, qu'il fait aussi quelque chose pour l'ouvrier". Il accepte l'aumône sans prendre conscience qu'il est en réalité le maître de la production et qu'on ne peut lui faire cadeau de quoi que ce soit. Si l'ouvrier est obnubilé par l'idée: "mieux vaut un sac de pommes de terre qu'être sur le pavé", alors il ne peut éprouver de la colère à l'idée que l'entrepreneur, citoyen "égal" à

(1) Dr. Robert Ley, Directeur du Front du Travail, haut dignitaire nazi. N.d.T.

lui, retire de l'entreprise un revenu mille fois supérieur au sien. Si nous nous demandons comment sa révolte de classe est concrètement entravée par l'aumône du sac de pommes de terre, nous pouvons constater que c'est surtout sa responsabilité familiale qui agit. Il est impossible de l'amener au sentiment de classe en l'exhortant simplement à la grève, comme le font les gens bornés qui ignorent son état d'esprit, ou en l'exhortant à adhérer à des syndicats diffamés, clandestins, très menacés, dans lesquels il n'a pas confiance; on doit avant tout, en tant qu'ouvrier révolutionnaire, être aussi au N.S.B.O., et montrer au collègue qu'on comprend ses problèmes secrets et inexprimés, lui montrer notamment qu'il réprime en lui-même sa révolte et s'interdit de l'exprimer, à cause de ses soucis familiaux. Il existe des problèmes à peine conscients qui sont typiques et concernent identiquement des millions de travailleurs. De même que pour le jeune travailleur c'est, avec le salaire, la question du logement et des filles qui représente le problème typique, le plus fréquent, de même pour le travailleur adulte c'est sa responsabilité familiale, qu'on ne peut sans plus identifier à l'attachement familial bourgeois. Lorsqu'on lui dit: "fais grève", il ne comprend pas ce que l'on veut, ou se contente de tourner le dos. Mais si on lui faisait comprendre (nous schématisons ici) qu'il est dans la confusion, oscillant entre l'inaction et une révolte qui ne s'extériorise pas, notamment parce qu'il ne sait pas si Hitler est un valet des entrepreneurs ou un chef national intègre, qui veut s'occuper de tous, comme le suggère le sac de pommes de terre; si on lui faisait comprendre qu'il s'en laisse imposer par les discours et festivités, qu'il croit toujours à la bonne volonté et se soumet de bonne grâce parce qu'il est père de famille, et bien d'autres choses de ce genre, on montrerait alors que l'on a compris ce qu'il ressent immédiatement. On aurait alors prouvé qu'on est un véritable révolutionnaire, car on aurait recruté un travailleur, sinon immédiatement pour la grève, du moins plus sûrement pour plus tard, pour peu que de tels flots de compréhension psychologique naissent dans les quartiers, villes, provinces, et que s'accumule de façon massive le sentiment qu'il existe des personnes qui savent exactement ce qui comble, révolte, fait hésiter, stimule et retient à la fois tout indi-

elle doit même figurer au premier plan de la propagande révolutionnaire, et non rester à l'arrière-plan comme jusqu'à présent; il s'agit peut-être là du domaine de la vie privée qui a le plus d'importance, le plus d'impact politique. Son efficacité réactionnaire dans le prolétariat est comparable à celle des colonies de vacances et du mouvement des jardins ouvriers comme formes de politique familiale de la petite bourgeoisie. Comme facteurs négatifs, inhibiteurs de la conscience de classe, on remarque ensuite les liges masculines et la vie de bistrot, la petite propriété tout particulièrement dans la petite bourgeoisie. Les moindres petits possédants étaient au courant de ce que la révolution ne touchait pas d'emblée à la petite propriété. Le carriérisme, l'identification à l'entreprise, par exemple la fierté que l'ouvrier éprouve à voir prospérer l'entreprise capitaliste, le souci de la sécurité économique chez le fonctionnaire et le futur retraité, agissent toujours contre la formation de la conscience de classe, si le parti révolutionnaire ne prend pas position de façon positive et très précise sur toutes ces questions; s'il ne donne pas des réponses concrètes, et valant pour toutes les couches sociales, aux questions: que deviendront mon pavillon, mon jardin ouvrier, mes visites au bistrot, mon club de quilles, mon autorité sur ma femme et mes enfants, mon droit à la retraite dont je suis si fier, après la révolution? On voit par cette énumération concrète quelle erreur il y aurait à limiter et définir d'avance le rôle et la place de la politique sexuelle. Elle n'est ni la seule politique opposable à la réaction, comme on le fait dire aux tenants de la politique sexuelle, ni un simple problème de réformisme en matière sexuelle, elle est plutôt répartie en problèmes concrets de la vie, qui constituent ici un facteur favorable à la conscience de classe, comme chez les jeunes, là une entrave à sa formation, comme chez la femme mariée, etc... Elle doit nécessairement faire partie du travail révolutionnaire, en liaison étroite avec les problèmes non sexuels, purement économiques ou techniques, et en être aussi peu séparée que la vie ne les sépare.

Comment se présentent les facteurs favorables et défavorables à la conscience révolutionnaire

CHEZ L'ENFANT ?

La politique de l'enfance a toujours été l'un des points faibles dans le camp révolutionnaire (1). Nous ne croyons absolument pas, comme on nous en accuse, tout savoir et pouvoir résoudre toutes les questions d'un coup. Nous n'avons fait qu'observer quelques faits, dont il faut poursuivre l'analyse, et nous demandons seulement aux camarades de lutte de ne pas critiquer mécaniquement, de ne pas se contenter de parler de léninisme, mais de l'appliquer correctement en "apprenant encore et toujours", de tout examiner à nouveau, de tout comprendre à nouveau. J'ai déjà dit que la politique prolétarienne dans le domaine de l'enfance était trop abstraite, non adaptée aux enfants, que surtout - à l'exception de quelques éducateurs très habiles -, elle ignorait ce que pense et ressent un enfant. Nous ne pouvons ici que donner quelques indications, sans aller dans le détail, en renvoyant la vérification matérielle aux organismes concernés.

La faim, la sous-alimentation réelle, est certes chez l'enfant une expérience de nature à graver dans sa mémoire le fossé qui le sépare de "l'enfant riche", mais elle n'a rien de révolutionnaire en elle-même. Elle suscite moins de la haine contre les possédants que de la jalousie, de l'humiliation et des impulsions au vol, comme par exemple dans les bandes d'enfants vagabonds. En voulant fonder la politique de l'enfance sur la faim réelle, on ne disposerait que d'une base trop fragile, car il faudrait atteindre toute la masse des enfants qui souffrent effectivement de la faim; de plus, l'indigence n'est pas absolue, mais toujours relative à celui qui a plus. Il faut donc s'occuper de la jalousie et de la frugalité engendrées par la privation continuelle, car elles sont une entrave au sentiment révolutionnaire. L'observation montre que le motif pulsionnel qui incite le plus l'enfant aux convictions révolutionnaires, c'est l'identifica-

(1) Quelques années avant Reich, le pédagogue communiste Otto Rühle avait été exclu du K.P.D. N.d.T.

tion aux frères et sœurs aînés ou parents animés d'une conscience de classe. Mais cela est rarement le cas. Il est vrai qu'un enfant révolutionnaire, élevé dans l'athéisme, peut agiter toute une école et la mettre sens dessus dessous; mais cela resterait accidentel si on ne l'organisait pas. Les écrits pour enfants diffusés par des enfants en Allemagne eurent peu d'effet, parce qu'ils se proposaient d'inculquer des mots d'ordre arides, plutôt que de susciter l'intérêt de l'enfant pour les problèmes et affaires réelles du mouvement prolétarien. Je dois affirmer, en dépit de toutes sortes d'objections mal fondées, ne reposant sur aucune expérience, émises par des animateurs de groupes d'enfants et des directeurs d'organisations de l'enfance, que les enfants réagissent très facilement et très vivement aux questions politiques si l'on passe par l'intermédiaire des questions sexuelles et si l'on adopte une certaine attitude de camaraderie. La répression sexuelle est si immédiatement sensible pour l'enfant, les questions de classe en revanche si peu accessibles de prime abord à sa pensée, qu'il n'y a pas le choix ici. Et une information sexuelle précoce et authentique a pour effet, non seulement d'attacher l'enfant à celui qui la permet et de dissiper sa méfiance à l'égard de l'adulte - méfiance toujours présente sous d'autres conditions -, mais aussi de donner la base la plus solide au mode de penser athée et par conséquent au sentiment de classe. La difficulté ici ne tient pas tant aux enfants qu'aux adultes qui doivent remplir cette tâche. A partir de cette base, il est facile d'amener l'enfant à des notions et sentiments hostiles à l'Eglise et au capital; il est impossible ou très difficile de les susciter autrement. Mais pour accomplir cet aspect positif de la tâche, il est indispensable de connaître exactement les graves inhibitions dont souffre l'enfant, et qui le conduisent plus tard à des attachements réactionnaires. Entrons dans une maison villageoise, à la montagne, où les parents sont de conviction socialiste; l'enfant continue d'entendre, lorsqu'un étranger se présente: "dis gentiment bonjour", ou bien: "que dit-on maintenant?", et l'enfant est recroquevillé d'angoisse, il devient "bien élevé". L'une des tâches les plus importantes du front prolétarien est de lutter idéologiquement contre cette "bonne éducation"; ce qui la rend très difficile, c'est la formation bourgeoise de l'éduca-

teur prolétarien lui-même. Les contes, histoires de fantômes, menaces ("j'appelle tout de suite l'agent de police"), dont on use habituellement, font partie des adjuvants réactionnaires les plus puissants de la réaction politique. Tout père prolétaire, à quelques exceptions près, se venge sur son enfant, à la maison, de sa servilité dans l'entreprise. Ici au moins il est le maître, il peut donner des ordres et avoir quelqu'un à qui commander. Si ce n'est pas le chien, c'est donc l'enfant. Il est clair que le fait de battre l'enfant relève de cet état d'esprit. Mais il ne sert à rien de le savoir et de s'en abstenir quant à soi; ce qu'il faut, c'est organiser sur ce sujet une contre-propagande très large, à l'échelle internationale; et c'est tout à fait possible dans le capitalisme. Toute mère qui bat son enfant dans la rue devrait être publiquement sermonnée; l'organisation d'une mesure de ce genre amènerait rapidement l'opinion publique à participer à la lutte pour la réintégration de l'enfant dans la société, contre son statut d'esclave de la famille. Il y aurait alors des gens pour soutenir que l'enfant est "à soi" et qu'on peut le battre, et d'autres d'opinion opposée, qui seraient pour la plupart des individus n'ayant jamais entendu parler de communisme; ils seraient immédiatement engagés dans la lutte de classe, c'est-à-dire participeraient à un secteur de celle-ci, d'une façon mille fois meilleure, plus utile, plus prometteuse, qu'en recevant des tracts de "revendications" glissés sous la porte et qui vont à la corbeille à papier. Nous ne pouvons certes pas expliquer ici tout le détail et donner des instructions précises. Les socialistes des pays capitalistes ne devraient pas attendre d'instructions; ils devraient prendre position selon leur conviction intime pour ce qui leur paraît juste et utile, et contre ce qui est injuste et nous est nuisible. Au lieu de répéter que les organisations de base doivent avoir de l'initiative, il faut plutôt indiquer dans quels domaines de la vie sociale l'initiative peut se développer. Pour cela, il est nécessaire de renverser systématiquement toutes nos méthodes de propagande, de remplacer la propagande paperassière par une propagande vivante, et la peur de commettre des erreurs, source d'apathie, par le courage de commettre des erreurs et de les corriger ensuite. Pour en revenir à l'enfant: les recherches en économie sexuelle ont montré que l'apprentissage précoce et rigoureux

vidu. Il ne serait pas nécessaire de distribuer péniblement des tracts illégaux de ce genre, car on se les arracherait; leurs auteurs n'auraient pas à travailler avec le sentiment d'insuccès comme c'est le cas lorsqu'ils s'obstinent à parler de sévices et d'escroqueries, mais ils auraient le sentiment du contact immédiat avec l'ouvrier indifférent auquel ils s'adressent. On remplacerait ainsi sans difficulté la propagande pleine d'illusions par la vérité, le tapage politique inutile par la maîtrise effective de la situation.

De petits faits sont souvent bien plus révélateurs que des événements importants. Voici un fait apparemment insignifiant qui montrera ce que je veux dire en parlant de sentiment de classe et de ce qui l'entrave, et en affirmant que l'idéologie sexuelle bourgeoise représente le facteur d'inhibition le plus fréquent. Dans un chemin de fer local en Autriche, quelques ouvriers et paysans parlent de politique, de vie privée, d'histoires de femmes. Un jeune ouvrier, visiblement marié, dit que les lois sont vraiment mal faites. Elles sont toutes faites pour les riches, dit-il, et ne sont d'aucune utilité pour les pauvres. Je prête l'oreille pour savoir ce que cet ouvrier doué de conscience de classe veut dire. Il continue: "Par exemple la loi sur le mariage. Le mari peut battre sa femme, dit la loi. Mais seuls les riches peuvent le faire; si un pauvre bat sa femme, il sera toujours puni. Que cela soit exact ou non, c'est en tout cas très révélateur de l'état d'esprit de l'ouvrier moyen. Il se situe par rapport au riche, ressent l'inégalité; à ce titre, il adopte un point de vue de classe; mais il battrait volontiers sa femme comme la loi le lui permet; à cet égard il se sent lésé, et cela en tant que membre de sa classe. La morale sexuelle bourgeoise coexiste avec la conscience de classe chez le même ouvrier. Les pires entraves à la formation de la conscience de classe, chez tous les membres de la famille, sont à mettre au compte du droit de propriété sexuel que l'Etat de classe accorde à l'homme, à son autorité sur la femme et les enfants. Ces entraves consistent à rendre dociles tous les membres de la famille, à attacher l'homme à l'ordre bourgeois, à lui faire refuser consciemment ou inconsciemment tout travail politique, etc.... Cette question n'est pas d'ordre éducatif, mais d'ordre politique, et elle ne peut être traitée que comme telle;

de la propreté provoque de très graves inhibitions caractérielles. Travailler sur le front culturel, faire une politique de l'enfance, ce n'est concrètement rien d'autre que, par exemple, développer largement et traiter objectivement cette question de la nocivité de l'apprentissage de la propreté. On en arrive alors à la politique plus vite que beaucoup ne pouvaient l'espérer, car le réactionnaire, qui défend la bonne éducation et la discipline, ne tardera pas à manifester son opposition. Mais c'est justement ce que nous voulons: nous voulons provoquer des discussions auxquelles la population elle-même s'intéresse et participe, car il s'agit de difficiles problèmes de la vie quotidienne. Ce sera la tâche de l'analyste socialiste que d'aider les organisations sur ces points, de guider les discussions, etc.

Voici un autre exemple concret: l'interdiction de l'onanisme chez les petits enfants, et les menaces qu'il entraîne de la part des parents, maîtres et curés, sont depuis longtemps l'objet de vives discussions dans l'opinion publique. Les communistes n'ont rien pu entreprendre à ce sujet, d'une part parce qu'ils étaient eux-mêmes imbus de préjugés bourgeois, d'autre part parce qu'ils rejetaient ce qu'ils appelaient le "freudisme", ce qui n'a rien à voir ici, car Freud lui-même n'avait pas de position définie sur cette question. C'est pourtant cette question précise plus que n'importe quelle autre qui représente le problème central d'une éducation orientée soit vers la docilité, soit vers une saine vivacité de l'enfant. Il s'agit là de problèmes de classe, et non d'affaires "individuelles". L'Eglise le sait fort bien, qui manipule les sujets "tabous"; pour elle l'onanisme des enfants, c'est de la politique! Nous ne croyons pas un instant que nous allons résoudre ces questions tout de suite, mais nous pouvons les développer, animer des discussions, mettre du mouvement dans notre travail. A ceux qui objecteraient ici que l'on ne doit pas toucher aux choses dangereuses afin de ne pas servir de repoussoir, nous répondrions qu'il leur suffit de confier l'affaire à ceux qui ont la formation nécessaire pour la traiter. Qu'ils se contentent de ne pas les gêner et de ne pas faire chorus avec l'Eglise. Ceux qui connaissent les conflits de l'enfant sont mieux placés que quiconque pour savoir à quel point ces questions sont scabreuses, irritantes, mais aussi brûlantes. Elles préoccupent chaque

mère, quel que soit son camp, et chaque enfant, sans exception. On peut dire la même chose de toutes les questions relevant de la politique de l'enfance, qui n'est et ne peut être pour nous rien d'autre que la pédagogie appliquée, quoique limitée pour l'instant à la discussion politique et à la lutte idéologique. Je souligne que je suis parfaitement conscient des résistances que suscitera le fait d'aborder ces questions; mais il est tout aussi certain que nous traiterons ainsi des problèmes essentiels de notre existence, et éviterons donc de sombrer dans la sclérose politique.

Nous n'avons mentionné ici que quelques exemples typiques. Si maintenant un "spécialiste" répliquait que les questions de l'éducation des enfants sont encore l'objet de controverses scientifiques, nous répondrions: il est vrai qu'elles sont controversées, mais on ne peut régler, résoudre la question en bibliothèque, mais seulement dans la lutte vivante pour la cause elle-même.

Quoique nous puissions nous tromper dans le détail, il n'en reste pas moins que réprimer l'onanisme infantile, c'est pour la réaction une chose qui va de soi; que de même, nous ne saurions quant à nous réprimer la sexualité infantile. Pour le reste, on verra.

J'ignore si l'exemple suivant peut avoir des conséquences pratiques immédiates, mais à coup sûr il invite instamment à prêter attention aux choses banales et même très banales, à chercher ce qui est important dans ce qui est banal et à l'y traiter, à apprendre à distinguer les faits typiques et généraux des faits atypiques et individuels. Hitler recrute aujourd'hui même les enfants, surtout grâce aux jeux et récits guerriers. Il n'est donc pas douteux que nous devons comprendre pourquoi ce moyen lui assure le succès, ce qui y répond chez l'enfant. Il ne s'agit pas seulement de faire des recherches en profondeur, mais avant tout de comprendre les réactions de l'enfant. Dans une cour, des enfants de 6 à 10 ans jouent aux soldats, à la guerre, et autres jeux équivalents. Un garçon court çà et là avec un sabre au côté et un fusil de bois à la main, et tire sur ses camarades. Je lui demande s'il veut tuer ses camarades. Il se fige immédiatement, paraît étonné et demande: "tuer?". Je dis: "Evidemment, quand tu tires, tu le tues!". "Mais je ne veux pas tuer du tout", répond-il. "Pourquoi donc cours-tu avec un fusil et un

sabre ?". "Le sabre est si beau et long", répond-il. Je ne veux pas m'engager dans le problème complexe du pacifisme et de la distinction entre guerre et guerre civile, mais d'autres expériences m'ont appris que les enfants, malgré quelques intentions homicides inconscientes, ne tirent pas le plaisir qu'ils prennent aux jeux guerriers du désir de tuer, mais de la motricité qui s'exerce dans le jeu, de l'accroissement du sentiment du moi par l'arme tenue à la main et du rythme propre aux choses militaires. Ne doit-on pas utiliser des considérations de ce genre pour une politique prolétarienne de l'enfance ? Est-ce de l'utopie ? Je n'en sais rien; cependant, il s'agit là de faits de la vie infantile, et si nous n'avons pas pris en main les enfants, c'est bel et bien parce que nous n'avons pas fait l'effort de les voir dans leur complexité, de dominer et utiliser ce qui peut l'être. Ce sont là des questions difficiles, très difficiles, qui exigent une réponse immédiate. Si nous ne les traitons pas, nous n'y apporterons jamais de réponse pratique.

3. POLITIQUE BOURGEOISE ET POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE

Le mouvement Sex-Pol (1) doit lutter sur plusieurs fronts; l'un de ceux-ci est le maquis des idées confuses, qui apparaissent comme dépourvues de contenu pour peu qu'on ait l'idée de se poser des ques-

(1) Reich créa à Berlin, en 1931, une "Association allemande pour une politique sexuelle prolétarienne", par abréviation "Sex-Pol". C'est aux participants et sympathisants de ce mouvement qu'il fait allusion dans cette brochure, lorsqu'il parle du "mouvement allemand de politique sexuelle", des "groupes s'occupant de politique sexuelle", etc. Nous sommes assez peu renseignés sur ce mouvement. Reich lui-même, dans un livre autobiographique, donne quelques détails, que nous avons intégralement reproduits dans l'introduction de notre livre: "L'œuvre de Wilhelm Reich" (Petite collection Maspero), p. 28-31. N.d.T

tions banales. L'une de ces questions est celle-ci: "Qu'est-ce que la politique ?". Elle vient à l'esprit lorsque, après avoir énoncé les principes de psychologie collective qui se déduisent de l'économie sexuelle, on s'entend opposer toujours la même objection: "Tout cela est peut-être exact et même utile, mais ce qui compte avant tout c'est 'la politique' et les 'facteurs économiques'". On peut alors observer comment les paisibles auditeurs de la réunion ou de la conférence, qui avaient suivi jusque-là les thèses de psychologie collective avec grand intérêt et en acquiesçant, conçoivent des doutes, perdent confiance dans le jugement qu'ils s'étaient formé, et succombent à un respect craintif, assez étonnant, du mot "politique". Il arrive alors souvent que même l'interprète du point de vue de la psychologie collective, malgré la simplicité et l'évidence de ce point de vue, batte quelque peu en retraite devant le mot "politique", concède que les rapports de la politique avec la psychologie collective auraient dû "être examinés d'abord". Les porte-parole de la grande politique et des "facteurs économiques", toujours portés à croire que ces facteurs sont négligés, alors que dans les journaux et périodiques on ne parle guère d'autre chose, et jamais des facteurs relevant de la psychologie collective, ne peuvent d'habitude fournir de réponse concrète lorsqu'on leur demande ce qu'est exactement "la politique"; mot qui agit comme un fétiche sur le commun des mortels. On doit prendre l'habitude de soumettre tout sujet devenu fétiche à la lumière crue des questions naïves, qui comme on le sait, sont les plus difficiles, les plus fructueuses et en général les plus profondes.

LE FETICHISME DE "LA POLITIQUE"

L'individu non politisé pense que "la politique" c'est tout d'abord les entretiens entre représentants des grandes et petites puissances, au cours desquels on règle le sort de l'humanité; il dit à juste titre n'y rien comprendre,

Ou bien il y voit le fait de conclure des pactes parlementaires entre amis et adversaires, mais aussi de tromper, d'espionner, de s'octroyer des avantages matériels, de prendre des décisions dans les

formes "réglementaires"; il n'y comprend rien non plus, très souvent cela le dégoûte, et il s'en tire avec l'idée qu'"il ne veut rien avoir à faire avec la politique". Il ne voit pas qu'il y a là contradiction, car dans ce trafic qu'il méprise à juste titre on décide de son sort, et il laisse complaisamment décider ceux qu'il tient pour des fripons.

La politique peut enfin signifier que l'on veut rallier la masse de la population à sa cause.

Il est clair pour qui a une formation marxiste que la politique bourgeoise ne peut être que démagogique, car elle ne peut que faire des promesses aux masses, sans jamais les réaliser. C'est tout le contraire pour la politique révolutionnaire, car elle peut apporter aux masses ce qu'elle promet, en principe de façon non démagogique. Lorsqu'elle est démagogique, on peut conclure avec certitude à l'abandon des principes révolutionnaires.

Nous allons donner un exemple de ce type d'explication politique considérée par la masse du peuple comme de la "grande politique", qu'il ne comprend pas, considère avec crainte et respect, à laquelle il ne s'intéresse que d'une façon passive ou même qui le laisse indifférent.

"... si, comme l'Angleterre, on préfère la légalisation de l'armement à la course aux armements, on doit alors admettre que sur la lancée de cette légalisation, il faut élaborer des assurances contre de nouvelles violations des traités. Et à propos de ces assurances, des garanties pour l'exécution d'un traité de désarmement doivent être discutées par la conférence de Genève sur le désarmement. Cependant, l'Allemagne n'accepte pas la condition posée par la France. Elle garde le silence sur ce point dans ses communications officielles, et a refusé, dans ses entretiens de Berlin avec le lord du sceau privé britannique Eden, de venir à Genève. Ainsi, comme on l'a dit, les pourparlers franco-britanniques sont devenus sans objet. Les échanges de vue diplomatiques extérieurs à la conférence sur le désarmement ont pris fin sans avoir donné de résultat. Il appartient désormais à la conférence sur le désarmement, sans l'Allemagne, de fournir les garanties de paix exigibles. La France compte à cet égard sur la collaboration de la Grande-Bretagne.

Tel est le sens et le contenu de la longue note française du 17

avril, en réponse à la note britannique du 28 mars et à l'aide-mémoire de Sir John Simons du 10 avril. "

J'ai donné cet exemple sans indiquer la source, intentionnellement, pour ne blesser personne. Ceux qui sont visés se reconnaîtront eux-mêmes. Il n'est pas d'autre moyen de prévenir la susceptibilité extrême des politiciens.

Qui est "l'Allemagne", qui est "la France"? Qu'est-ce qu'un "échange de vues diplomatique"? Est-ce vraiment cela le contenu et le sens de la note française? Quel est le rapport de cette "note politique" avec les besoins des masses, leurs pensées, leurs sentiments, leur vie, leur survie (vegetieren)? Il est nul. Que l'on compare cela à la politique de Lénine signant la paix de Brest-Litovsk. Le mot d'ordre "A bas la guerre!" était compris du moindre paysan famélique, tandis que les tenants de la haute politique étaient contre.

Les larges masses, dont la politique révolutionnaire doit être l'émanation si elle se propose d'assurer leur avenir, pensent et parlent d'une autre façon. Celui qui parle aujourd'hui des voyages de Barthou⁽¹⁾ sans expliquer clairement, simplement et intelligiblement en quoi ces voyages sont une supercherie, y collabore involontairement.

Si nous examinons comment les larges masses ressentent la grande politique, nous constatons que dans le meilleur des cas elles la singent sous la forme d'une politique de bistrot. Elles la subissent avec passivité, résignation et indifférence, et jouent constamment le rôle de figurants de la "grande politique". On doit bien comprendre que la comédie de la soi-disant "haute politique" prendrait brutalement fin, et d'une façon très désagréable pour les diplomates, si les masses abandonnaient la figuration pour adopter une attitude active, bref si elles cessaient d'être dépolitisées. Celui qui ne garde pas constamment présente à l'esprit cette question fondamentale de la politique révolutionnaire: "Que se passe-t-il dans les masses?",

(1) Ministre des affaires étrangères français, qui, en 1934, se rendit à Prague, Varsovie et Belgrade, pour y discuter d'un projet de "pacte oriental". N.d.T.

et qui n'y répond pas constamment, se perd inévitablement dans le dédale de la politique bourgeoise et ne peut que choisir entre l'apolitisme et la collaboration avec cette politique. L'apolitisme des larges masses est l'un des forces de la réaction. Une autre force, c'est l'auréole dont elle pare sa politique, si bien que même des socialistes veulent y participer.

L'une des tâches les plus importantes de la politique révolutionnaire, c'est de voir exactement, de vérifier, de comprendre comment les masses ressentent la politique de coulisse. Lorsqu'Hitler, dans l'été 1932, formula auprès d'Hindenburg pour la première fois ses prétentions à la chancellerie du Reich, et fut éconduit, après que se fut jouée l'une de ces intrigues de coulisse destinées à rester toujours cachées aux masses, il s'adressa à ses partisans en invoquant passionnément la "volonté du peuple". Le cas de Potempa lui en fournit l'occasion:

Des membres de la S.A., qui avaient assassiné sauvagement un ouvrier polonais, avaient été condamnés à mort. Hitler prit ouvertement leur défense. L'arrière-plan de ce geste d'Hitler, c'était en fait le refus qu'il venait d'essuyer auprès d'Hindenburg à qui il réclamait la chancellerie du Reich. Hitler fit jouer sa base de masse, puisque ses alliances féodales avaient échoué.

Les masses ne soupçonnèrent nullement le jeu auquel elles participaient. Au contraire, elles se sentirent "comprises" par Hitler dans leur identification nationaliste. Le soutien d'Hitler à des hommes qui, par "honneur national", avaient abattu un "chien marxiste", son opposition au gouvernement détesté qui avait condamné à mort les assassins, surpassèrent de loin l'effet de la fausse contre-propagande communiste, qui se contentait d'appeler un meurtre un meurtre, tenant cela pour la "politique de démystification" qu'elle prônait. Si les communistes avaient fait de l'agitation en révélant les rapports entre le refus d'Hindenburg et l'appel d'Hitler au sentiment des masses, cela aurait eu quelque effet. Mais le K.P.D. professait constamment "l'équivalence" de toutes les tendances réactionnaires, s'interdisant ainsi de comprendre les contradictions de la bourgeoisie, et de plus n'avait pas appris à discerner les réactions des masses qui le suivaient et de celles qui suivaient

l'adversaire. En ne faisant rien d'autre qu'appeler un meurtre un meurtre, il se plaçait automatiquement, aux yeux des masses acquises aux nazis et de celles qui lui accordaient quelque sympathie, du côté du gouvernement que ces masses détestaient.

POURQUOI LITVINOV NE S'EST-IL PAS ADRESSE AUX MASSES ?

Ou bien la politique révolutionnaire exprime, par son contenu et son langage, l'existence simple, fruste, proche de la vie, des larges masses, ou bien elle ne fait que s'appeler révolutionnaire, et reste en fait inefficace et réactionnaire. Même si elle dit des choses justes, elle reste alors incomprise des masses et agit dans un sens objectivement anti-révolutionnaire.

Le monde est au seuil d'une nouvelle guerre meurtrière. Barthou et Litvinov (1) sont allés à Genève en tant que représentants d'Etats, en tant que défenseurs de la paix contre l'Allemagne. La seule critique correcte de l'attitude de Litvinov qui ait été formulée jusqu'à présent, du point de vue de la révolution internationale, se trouve dans l'organe de Trotzky "Notre Parole", de la deuxième semaine de juin 1934; toutes les autres organisations du prolétariat semblent n'avoir absolument pas compris ce qui s'est passé à Genève. Et pourtant, cette critique elle-même ne formule pas le problème fondamental du point de vue psychologique: "Comment l'ouvrier, l'employé et le paysan non politisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, et même d'Union Soviétique, ressentent-ils la venue des deux hommes d'Etat? Ont-ils l'impression que Litvinov représente un Etat prolétarien? Voient-ils une différence entre la volonté de paix de Barthou et celle de Litvinov? Comprennent-ils la distinction subtile que fait le gouvernement soviétique entre "l'impérialisme dans son ensemble" et "certains partis de la guerre"? L'ouvrier russe sait-il que sur la base des alliances actuelles il devra se battre aux côtés de l'ouvrier français contre l'ouvrier allemand et l'anglais?"

(1) Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères d'Union Soviétique (Commissaire du peuple = Ministre) NdT.

Comment le simple mortel peut-il comprendre ce commentaire de Bela Kun (1):

"Nous luttons souvent contre la guerre en général. Il n'est pas rare que divers rédacteurs communistes se trouvent embarrassés, 'Comment se fait-il', demandent-ils, 'que l'impérialisme préparant la guerre, Herriot (2) aille en Union Soviétique et y soit bien reçu. Comment expliquer cela?' J'ai lu de très mauvais articles sur ce voyage d'Herriot. Et on n'a pu lire nulle part ce qui est maintenant tout à fait clair depuis le discours du camarade Staline à la 17ème session du parti, à savoir que derrière l'impérialisme on trouve toujours des partis de la guerre. L'impérialisme dans son ensemble, comme époque, est pour la guerre, mais il existe divers partis de la guerre qui poussent à outrance vers la guerre. La tâche actuelle est de prendre pour cible ce groupe de la bourgeoisie qui constitue précisément le parti de la guerre et pousse à outrance vers la guerre.

"On doit bien entendu souligner que ces groupes de la bourgeoisie qui revêtent aujourd'hui l'habit pacifiste, ou qui considèrent que les temps ne sont pas mûrs pour la guerre, seront eux aussi pour la guerre le moment venu, pour la guerre contre l'Union soviétique, de concert avec le parti belliciste dirigeant. Nous devons continuer à le dire, mais nous devons pourtant centrer les attaques sur les partis de la guerre: la clique militarofasciste des généraux, féodaux et magnats de l'industrie au Japon, les fascistes hitlériens en Allemagne, les Die-hards (3) en Grande-Bretagne, etc.."

(Bela Kun, "Les tâches de la presse communiste" - Rundschau 33/1934, p.1259).

Et où met-on l'industrie française de l'armement?

Celui qui ne comprend rien à la politique d'alliances deman-

(1) Communiste hongrois, très apprécié de Lénine, qui réussit à prendre le pouvoir en Hongrie durant une brève période, en 1919, et fut par la suite contraint à l'exil. NdT.

(2) A l'époque, vice-président du conseil sous Gaston Doumergue. NdT.

(3) The Die-hards, les durs-à-cuire (57e régiment d'infanterie). NdT.

dera: pourquoi Litvinov, à Genève, ne s'est-il pas adressé aux larges masses de tous les pays, qui ne veulent de la guerre à aucun prix? Pourquoi ne conclut-il d'alliances qu'avec les gouvernements impérialistes, et non pas avec elles? Pourquoi entretient-il l'illusion, dont se nourrissent précisément les impérialismes, que la Société des Nations, morte depuis longtemps, peut réellement empêcher la guerre? Pourquoi ne dit-il pas d'une façon claire et franche, intelligible à tous, que ce n'est en aucun cas la S.D.N. ni quelque gouvernement bourgeois qui peuvent réellement empêcher la guerre, mais seulement l'action solidaire des travailleurs de l'armement et des transports de tous les pays capitalistes? Personne ne peut prétendre que la politique extérieure de l'Union soviétique est plus compréhensible pour le travailleur non politisé de tous les pays que celle de la France. Or, c'est justement cela qui serait le critère essentiel d'une politique prolétarienne!

Laissons de côté la question de savoir pourquoi le représentant d'un Etat prolétarien a complètement oublié le langage diplomatique révolutionnaire, en attendant de savoir ce que les "chefs suprêmes de la révolution" ont à dire à ce sujet. Une chose est pourtant claire: un seul mot d'un Litvinov s'adressant, de la tribune de la Société des Nations, contre toute règle et bienséance de cette institution et au mépris de tout arrangement diplomatique éventuel, aux travailleurs de l'armement, des transports, aux mères de soldats de tous les pays, aurait fait plus pour prévenir la guerre que vingt pactes de papier. Litvinov croit-il vraiment que sa politique est susceptible d'empêcher la guerre? Un appel comme celui de Karl Liebknecht en 1914, sous forme du refus des crédits militaires, n'a-t-il pas été une barrière mille fois plus efficace contre le chauvinisme guerrier que les arguties très politiques de la social-démocratie? Mais nos chefs révolutionnaires prolétariens ont un tel respect pour un représentant diplomatique, surtout s'il est soviétique, qu'ils ne comprennent plus le langage des masses qui les suivent et nous traitent de détraqués. Mais encore une fois: la détermination de cinq ou dix millions de futures victimes de la guerre a plus de valeur que 500.000 baïonnettes, fussent-elles soviétiques! La catastrophe qui se prépare fera comprendre au prix du sang cette

affirmation que l'on qualifie aujourd'hui d'insensée ?

Il n'y a pour l'Union Soviétique en tant qu'Etat prolétarien qu'une seule solution: l'alliance de sa propre armée avec les travailleurs de l'armement, des transports, et les simples soldats de tous les pays, contre les gouvernements et état-majors de tous les pays. Si elle conclut aujourd'hui des alliances avec les état-majors et les diplomates des pays capitalistes, c'est parce que le mouvement révolutionnaire a échoué sur le plan international. Lénine, dans ses écrits et ses discours, s'est toujours adressé aux larges masses. Cela permet de trancher notre question: la politique révolutionnaire pourra-t-elle jamais détruire la politique bourgeoise si elle applique cette façon de parler, cette tactique, cette stratégie, bref des méthodes bourgeoises ? Elle n'y parviendra jamais. Elle ne peut que se perdre dans le dédale de la politique, rester à la traîne des événements, et le faire plus mal que ne le font les politiciens bourgeois. Il n'y a qu'une possibilité: trancher le nœud gordien de la politique bourgeoise, en s'abstenant de la singer et en y opposant le principe fondamental de la politique révolutionnaire: s'adresser sans cesse, inlassablement, simplement et clairement, aux masses; exprimer les pensées explicites et implicites des masses, détruire leur respect pour la haute politique, refuser de prendre le charlatanisme au sérieux et le dénoncer impitoyablement, parler le langage des masses, ne pas tenter d'adapter les masses à la "haute politique", mais adapter la politique aux masses, c'est-à-dire la démocratiser, la simplifier, la rendre accessible à tous. La phrase de Lénine selon laquelle toute cuisinière devrait pouvoir gérer l'Etat, grâce à la simplification de la politique et de l'administration, contient à l'état d'ébauche l'idée fondamentale de la démocratie sociale. La "haute politique" ne peut exister que parce que la politique révolutionnaire en a adopté la forme, le langage, le processus de pensée, même si le contenu était révolutionnaire; parce qu'elle ne s'est pas adressée aux masses, mais les a traitées comme un enfant qu'il s'agit de convaincre, et qui finalement doit s'apercevoir, et s'aperçoit de plus en plus, qu'il a été bafoué. (a)

(a) La question de la politique extérieure soviétique et de ses rap-

SCHEMA DE LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE

Si l'on croit fondée la prétention de la révolution sociale à résoudre vraiment les problèmes de l'économie et de la civilisation dans le sens d'une démocratie sociale, seuls subsistent les problèmes et principes politiques suivants:

1. Quelles manœuvres les différentes tendances de la bourgeoisie ont-elles réalisées pour gagner l'appui des masses ou pour les diviser ?

2. Comment ces masses en arrivent-elles à suivre des groupes ou partis politiques qui ne peuvent jamais remplir leurs promesses ?

3. Quels sont les besoins des masses et leurs diverses nuances ?

4. Quels sont parmi ces besoins ceux qui sont légitimes et dont la société peut assurer la satisfaction, ceux qui sont vitalement nécessaires ?

5. L'état de l'économie mondiale permet-il que les besoins soient satisfaits en éliminant la domination capitaliste et en remplaçant l'anarchie économique par la planification ?

6. Les masses savent-elles quelles institutions sociales contraignent la satisfaction de leurs besoins, et pourquoi ces institutions existent ?

7. Comment les éliminer et par quoi les remplacer ?

8. Quelles sont les conditions économiques, sociales, psychologiques, nécessaires à la satisfaction des besoins des larges masses ?

De chacune de ces questions, sans exception, on peut déduire la nécessité inéluctable de la révolution sociale, appliquée à tous les domaines de la vie, sans exception. Autrement dit: le travail de psychologie collective ne doit pas être sous la dépendance de la politique économique, c'est la politique économique qui doit se mettre au service d'une psychologie collective qui comprenne et guide la masse; les besoins de l'homme ne sont pas au service de la politique économique, c'est au contraire la politique économique qui est au service de la satisfaction des besoins.

ports avec les problèmes de psychologie collective exigerait un long exposé.

LA POLITIQUE BOURGEOISE DU K.P.D.

L'expérience du K.P.D. montre que cette politique révolutionnaire, la seule possible, fit défaut en Allemagne; quand les dirigeants du K.P.D. discourent pendant des heures au Palais des Sports sur les conflits d'intérêts des grandes puissances et sur l'arrière-plan économique de la guerre à venir, ils imitaient sans le vouloir, sans le savoir, la forme bourgeoise de la politique. Nos politiciens révolutionnaires ne sont que trop enclins à rivaliser avec Boncour (1). S'ils se contentent d'imiter et se ferment ainsi toutes les possibilités, c'est pour des raisons touchant à la structure du dirigeant révolutionnaire. Ils ne manqueront pas de se sentir à nouveau injuriés et de qualifier ceci de "contre-révolution trotskiste"; et il n'y a aucun espoir de les convaincre qu'ils pratiquent dans la forme, et donc aussi objectivement, une politique bourgeoise. Afin de couper court à toute possibilité de protestation sérieuse, nous avancerons, non pas plusieurs, mais un seul exemple concret montrant que le K.P.D. a troqué le principe de la politique révolutionnaire contre celui de la politique bourgeoise.

En décembre 1932, le S.P.D. avait organisé une manifestation dans un jardin public. Les organisations communistes, en particulier les groupes de combat, se joignirent à la manifestation, se mêlèrent à la masse des manifestants sociaux-démocrates, réalisèrent pratiquement le front unique sans grand souci de théorie sur les antagonismes américano-japonais. Tels étaient le langage, la volonté des masses.

La direction du K.P.D. voulait, ou plutôt prétendait vouloir, le front unique "sous direction communiste seulement", et morigéna les permanents: la consigne du parti avait été de rester à proximité et de "saluer" la manifestation social-démocrate. A la même époque, Torgler négociait en secret avec la direction social-démocrate la constitution du front unique, ce dont les masses n'étaient pas informées; on proclamait officiellement qu'un front uni-

(1) Paul Boncour, homme politique français. NdT

que avec la direction social-démocrate était "contre-révolutionnaire". J'avais moi-même participé à une réunion secrète entre quelques dirigeants communistes et sociaux-démocrates sur la constitution d'un front unique. Personne n'en devait rien savoir dans les cellules. C'est de la politique bourgeoise. C'est justement l'inverse qui eût été révolutionnaire: donner aux communistes la consigne de soutenir la manifestation social-démocrate, et annoncer à la foule avec des haut-parleurs que l'on négociait le front unique. C'est-à-dire faire progresser les idées des masses, leur permettre d'exprimer leurs souhaits. Au lieu de cela, on pratiquait la "haute politique", la "stratégie" et la "tactique", sans les masses, contre elles, et l'on excluait tous ceux qui voulaient et réalisaient la politique révolutionnaire.

L'abolition de la diplomatie secrète est un vieux principe de la révolution. Il tire son évidence du fait que la révolution sociale étant l'accomplissement de la volonté populaire, guidée par le prolétariat industriel, contre les propriétaires des moyens de production, il ne reste rien à dissimuler. Il n'y a donc plus rien que les masses ne sauraient entendre; au contraire, il faut qu'elles sachent et contrôlent tout.

LA POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE A L'INTERIEUR DU PARTI

Si l'on examine l'évolution de la politique des partis communistes depuis la mort de Lénine, on constate que le principe de l'appel constant aux masses fut de plus en plus abandonné, et qu'avec l'imitation des formes bourgeoises de politique à l'intérieur et à l'extérieur du parti, la bureaucratisation s'installa. Au lieu de la démocratie à l'intérieur du parti, la politique de coulisse, l'intrigue et la formation de cliques firent leur apparition. Cela minait constamment les forces du parti révolutionnaire, qui rassemblait pourtant les meilleurs éléments révolutionnaires.

En octobre 1917, Lénine, voyant le moment venu pour le soulèvement du peuple, et la direction bolchévique y faisant obstacle, resta fidèle à son principe de politique révolutionnaire: il s'adressa à la masse des membres du parti, sans former

de clique, sans intriguer, sans vouloir triompher par une activité fractionnelle. Il est contre-révolutionnaire d'exclure les masses des discussions et mesures politiques, quelle que soit l'intention subjective. La politique révolutionnaire n'a rien à cacher aux masses, elle vise à tout dévoiler. La politique bourgeoise ne peut se permettre de dévoiler quoi que ce soit, elle doit tout cacher. C'est à la politique de coulisse, où qu'elle se produise, qu'on reconnaît l'attitude politique réactionnaire.

C'est un avantage immense pour la politique sexuelle révolutionnaire d'être obligée de parler constamment le langage des masses, de ne pas rencontrer d'opposition de la part de la bourgeoisie, étant donné qu'il ne peut y avoir de politique sexuelle bourgeoise positive; il n'y a donc pas de risque d'embourgeoisement pour le représentant de la politique sexuelle révolutionnaire; il ne peut y avoir de diplomatie secrète en politique sexuelle; la Sex-Pol ne peut que s'adresser aux masses ou cesser d'exister.

4. DEVELOPPER LA CONSCIENCE DE CLASSE A PARTIR DE LA VIE DES MASSES

LA DIRECTION, LE PARTI ET LES MASSES

Bien que ce soit un état de fait pénible à constater et à coup sûr préjudiciable au mouvement révolutionnaire, il est incontestable que les différents groupes révolutionnaires, qui revendiquent tous le privilège d'être les "seuls" et "vrais" héritiers du "marxisme et du léninisme authentiques", sont, si l'on néglige les différences qui les séparent, inexistantes par rapport aux tâches colossales à réaliser; tel groupe veut d'abord construire le parti révolutionnaire, tel autre veut avoir les masses avec lui avant de participer à la fondation de la nouvelle Internationale, un troisième prétend constamment être "la classe ouvrière" et la seule direction révolutionnaire, bien qu'il en soit fort éloigné, un quatrième fonde sur quelque question de détail son orientation propre, etc. Nous avons déjà dit que cet éclatement provient d'une façon incorrecte ou incomplète de poser

les problèmes, et que l'injure réciproque ne fait pas avancer la cause d'un seul pas. C'est en vain que nous cherchons qui pose et résout, dans les discussions révolutionnaires actuelles, la question de savoir pourquoi la formation du nouveau parti révolutionnaire ne réussit pas, pourquoi en dépit de l'existence de leur appareil les organisations révolutionnaires antérieures n'ont pas gagné l'appui des masses, pourquoi, d'une façon générale, 17 ans après la révolution russe, le problème des rapports entre la direction, le parti et les masses est encore un tel casse-tête. N'est-il pas probable qu'il y a tout compte fait une grave erreur sous-jacente? Il est cependant tout à fait invraisemblable que l'origine de la catastrophe est à imputer au fait que Staline a cultivé la bureaucratie ou que la direction social-démocrate s'est embourgeoisée, ou encore qu'Hitler a reçu de grosses sommes de la part des industriels. La question fondamentale reste toujours de savoir pourquoi les ouvriers acceptèrent le réformisme et la bureaucratie. On en revient à la question fondamentale des relations entre la direction, le parti et les masses.

Les fondateurs de la IV^e Internationale, si l'on s'en tient à ce que disent leurs responsables et leurs journaux, soutiennent que l'on doit commencer par créer le parti révolutionnaire, gagner ensuite le prolétariat, et qu' alors seulement la petite bourgeoisie se ralliera. Je ne doute pas que les responsables de l'Internationale communiste eux-mêmes ne condamnent l'insuffisance de cette position. On ne peut se prétendre marxiste et faire une séparation aussi schématique entre la direction, le parti et les masses. La relation entre eux est — utilisons pour une fois un grand mot — une relation dialectique; en bref: un parti révolutionnaire ne peut pas naître dans le vide, il ne peut que s'élaborer à partir des masses, et en premier lieu de la partie prolétarienne des masses; cela présuppose que les fondateurs du parti parlent le langage des masses qui doivent le constituer. Mais la masse ne comprend rien aux subtiles différences entre les diverses orientations révolutionnaires et elle ne s'y intéresse pas. Le parti révolutionnaire se forme non seulement par l'élaboration claire d'une conception et d'une pratique correspondant à la réalité, mais aussi et en premier lieu en traitant les ques-

tions qui intéressent les différentes couches de la population. Ce n'est qu'ensuite que les larges masses fournissent au parti les cadres dont il a besoin. Ce qui permet en retour une meilleure emprise sur les masses, et cela agit de nouveau en sens inverse. Le parti et les masses progressent par leur contribution réciproque; ce n'est que de cette fusion intime et en même temps de cette sélection des cadres dirigeants à partir des masses que se crée le parti de masse, c'est-à-dire le parti, défini en qualité et non en quantité, qui conduit les masses. Le K.P.D. organisait des campagnes de recrutement de membres qu'il acceptait sans sélection. C'était un "parti de masse" au sens quantitatif, mais il fondit, en partie du fait de la fluctuation de ses effectifs, en partie à cause du manque de différenciation entre les cadres déjà formés et la masse des membres. Nous reviendrons sur cette question dans un article sur l'organisation.

La Sex-Pol allemande a toujours eu pour idée directrice que le groupe dirigeant d'une activité de masse ne peut jamais tout examiner en détail, que d'autre part les masses ne peuvent jamais à elles seules comprendre, formuler, transformer en une pratique définie les faits fondamentaux, et donc qu'un contact vivant entre la direction et les masses est nécessaire, bref que la théorie doit être créée à partir de la vie des masses et leur être restituée sous forme de pratique. L'activité du parti lui avait enseigné que les permanents ne doivent pas être des organes de transmission des décisions de la direction, mais seulement des intermédiaires entre la vie des masses et la direction. Pour établir cette liaison, la Sex-Pol avait prévu des "soirées de formation"; ces réunions n'étaient pas destinées à instruire les cadres, mais à s'instruire auprès d'eux (qui ne se souviennent des fameuses conférences de parti du K.P.D. où un tel contact était directement interdit !). On ne proposait aucun thème ni aucune discussion, mais on demandait simplement aux cadres et aux camarades quelles étaient leurs difficultés actuelles. Cela permettait au moins de ne pas se tromper sur ce qui était le plus important dans l'immédiat. On discutait ensemble la difficulté, tantôt trouvant une solution que la pratique mettrait à l'épreuve, tantôt remettant la décision au moment où l'on disposerait d'informations plus riches; la vie s'exprimait libre-

ment en échanges de vues amicaux; il n'était pas besoin de se casser la tête pour inventer des théories, elles apparaissaient toutes seules. La participation croissante et la vivacité des discussions montrèrent que les soirées de formation étaient une action heureuse. On pouvait s'y convaincre que la vie ne se laisse pas déformer, mais s'exprime de façon claire et simple. Il suffisait de laisser chaque membre de l'organisation (sans compter les participants qui n'en étaient pas membres) parler à cœur ouvert. La seule difficulté sérieuse était toujours la déformation d'esprit due aux idées fausses de l'idéologie bourgeoise, qui s'évanouissaient cependant à la lumière d'un examen sincère et non dogmatique, proche de la vie. Il n'y eut que trois soirées de formation. Les représentants officiels du parti cessèrent d'envoyer les convocations.

LA POSITION DE LA SEX-POL A L'EGARD DU "NOUVEAU PARTI"

La question la plus brûlante dans la reconstitution du mouvement ouvrier peut se formuler ainsi: nouveau parti ou rénovation révolutionnaire de la IIIe Internationale? La Sex-Pol ne peut actuellement choisir aucune de ces deux voies, et ceci pour deux raisons. D'abord, elle ne sait pas dans quels cercles, groupes, organisations, ses vues sur les exigences d'une politique sexuelle révolutionnaire seront le plus rapidement et le plus efficacement adoptées. A en juger d'après l'attitude que les grandes organisations politiques ont adoptée jusqu'à présent, il n'y a pas à espérer davantage des organisations favorables à une nouvelle Internationale. Mais cela n'est pas le point décisif: la politique sexuelle n'est qu'un élément, bien qu'irremplaçable et même central, de l'ensemble du front révolutionnaire; ce qui est décisif, c'est de savoir qui constituera l'ossature du mouvement ouvrier ainsi renouvelé. Jusqu'à présent, ce point n'a nullement été éclairci. Si l'on savait positivement aujourd'hui que, par exemple, ce sont les membres actuels du K.P. qui doivent constituer ce noyau (quant à la direction actuelle, il n'en est évidemment pas question), il serait absurde de fonder un nouveau parti révolutionnaire; dans cette hypothèse, les membres